LE " PRIEURÉ „ D'AUDERGHEM
S A
Menthe Emeraude

AUX RIVES DU TIGRE

La *Pall Mall Gazette* décrit les souffrances d'un soldat blessé en Mésopotamie, qui lui dit notamment :

— Le combat pendant lequel je fus blessé fut extraordinairement dur. Nous venions de fournir une marche de 230 kilomètres, et notre compagnie était de garde cette nuit; il n'y avait donc pas moyen de se reposer. Très tôt le matin, on se remit en marche, et nous nous heurtâmes aux Turcs vers 10 heures. Aussitôt, ceux-ci ouvrirent sur nous un feu d'artillerie violent.

La bataille dura toute la journée; elle ne diminua que vers le soir. Pendant ce temps, nous n'avions rien eu à manger, ni à boire, nous étions épuisés de fatigue à cause de notre marche et accablés par la chaleur intolérable du soleil.

Le soir venu, le major fit appel à des volontaires, qui avaient pour mission d'aller chercher de l'eau au fleuve. J'y allai avec un petit nombre d'hommes et deux mulets; il nous fallut deux heures pour atteindre le fleuve. Là, nous fûmes forcés de nous asseoir : nous nous demandions si nos jambes auraient la force de nous porter pour revenir. Nous nous mîmes cependant en route, mais, durant le trajet, un obus vint tuer un de nos mulets, et les deux bacs d'eau qu'il portait furent brisés. Enfin, après une absence de cinq heures, nous parvînmes, dans l'obscurité opaque, à rejoindre notre compagnie. Une partie de notre provision d'eau s'étant perdue, il n'en restait plus qu'un demi-litre; et toujours pas de nourriture. Le froid nocturne était terrible et les Turcs ne nous laissaient pas reposer. Ils nous assaillirent de tous côtés à la fois. Précipitamment, nous nous retranchâmes et repoussâmes l'attaque. La pluie maintenant tombait; nous n'avions pas de capotes et nous n'étions vêtus que de notre uniforme kakhi; quelques-uns d'entre nous étaient à moitié fous de froid. Au matin, le soleil vint, heureusement, nous réchauffer; nous avançâmes, mais pour nous retrancher à nouveau. Au point du jour, notre artillerie recommença à tirer; le troisième jour sans repos avait commencé. A 2 heures de l'après-midi, nous reçûmes l'ordre de chasser les Turcs à tout prix.

Nous mîmes baïonnette au canon et chargeâmes sur une distance de 1200 mètres dans un terrain découvert, uni, comme un billard, que l'ennemi couvrait d'un feu terrible d'artillerie, de mitrailleuses et de fusils. Nous n'étions plus qu'à 200 mètres, quand mon fusil fut touché par une balle explosive qui me traversa la main et m'enleva presque le pouce. Je tombai sur le dos, à demi étouffé par la poussière et par le sable, mourant de soif....

* * *

UN EPISODE DE GUERRE

Un correspondant de journaux, sur le théâtre de la guerre dans les Balkans, écrit :

Le 12, à six heures et demie du matin, on entendit le bruit de coups de feu ennemis partis d'un banc de sable situé en face d'une porte des fortifications bordant la rivière et l'on prit cette fusillade comme une feinte pour détourner l'attention d'une attaque réelle dirigée d'un autre côté. On ne s'était pas trompé.

A six heures quarante, une trentaine de tirailleurs ennemis apparurent en aval, avec l'intention de forcer le passage du V..., dans trois barques qu'ils amenaient avec eux. Le capitaine M... s'avança avec ses hommes pour y renforcer le poste qui s'y trouvait et ouvrit le feu sur l'ennemi de l'autre côté du fleuve.

Celui-ci, voyant que nous étions sur nos gardes, se retira derrière des saules, après avoir échangé des coups de feu pendant environ vingt minutes, au cours desquelles le lieutenant V. A. D. fut frappé d'une balle au côté droit de la poitrine.

Un soldat, peut-être son ordonnance, accourut immédiatement à lui et essaya d'emporter le corps de son chef sur ses épaules, mais lui-même tomba sur l'officier, tandis qu'un sergent était atteint à son tour à la partie gauche de la poitrine.

Quand les assaillants eurent disparu derrière ce bouquet d'arbres, le capitaine M... envoya quelques hommes de bonne volonté sur la rive

opposée pour se rendre compte de ce que l'ennemi était devenu. N'ayant rencontré personne, ils s'en revinrent, ramenant trois corps.

Après les avoir examinés, le médecin aide-major de troisième classe C... constata que tous trois avaient été tués nets et qu'ils n'avaient ressenti aucune souffrance.

Sur le corps du lieutenant, on trouva dans un porte-photographie en argent quatre portraits : celui d'une vieille dame, probablement sa mère, celui d'une jeune femme d'environ trente ans, sans doute son épouse, et enfin ceux d'enfants, peut-être les siens.

Les soldats combattant pour leur patrie, loin de leurs foyers, sont très sensibles au sort de leurs adversaires; aussi, officiers et soldats, ne pouvions-nous regarder ces souvenirs que les larmes aux yeux, pensant à tous ces êtres chers que ces hommes avaient laissés derrière eux.

L'officier fut, de plus, trouvé nanti d'un ordre lui enjoignant de recueillir au delà de sa ligne de garde des renseignements sur l'ennemi. On en conclut aisément qu'il était bien décidé à se sacrifier pour exécuter l'ordre reçu et on ne pouvait que le louer de sa conduite, qui lui avait fait rencontrer la mort des braves.

RÉCITS DE GUERRE

SUR LE FRONT DE L'ISONZO

Voici la description que donne un correspondant du *Times* du théâtre des opérations :

— De l'endroit où nous nous trouvons, dit-il, nous apercevons à notre droite une campagne assez unie où, derrière des bouquets d'arbres, se cachent des petits villages abandonnés par les habitants; à notre gauche, une crête de collines courant du sud au nord; devant nous, un plateau montant aux flancs escarpés. Tout cela baigne dans une atmosphère de poussière, de brouillard et d'odeur de poudre, à travers laquelle brille le disque rouge-cuivre d'un soleil d'automne. Quand on escalade le plateau, le panorama de la partie inférieure du front de l'Isonzo se déroule devant vos yeux. Des petits villages cachés dans des fonds de verdure, il ne reste que des ruines. Les obus autrichiens les ont complètement anéantis. Sur les routes d'où montent des nuages de poussière grise, les grosses automobiles s'entrecroisent, revenant du front ou y apportant des vivres et des munitions. Et voilà que s'avance une colonne d'infanterie dont les soldats ont passé une semaine dans les tranchées du Carso, et vont se reposer dans la plaine. Les hauteurs de Podgora, jadis si boisées, présentent en ce moment un aspect désolé. Quelques arbres entourés de taillis nous font seuls souvenir que là s'étalait une forêt superbe. Les hauteurs ont été exposées à un ouragan de feu et de mitraille, qui défie toute imagination.

D'abord, les Italiens nettoyèrent le plateau en faisant pleuvoir des milliers d'obus pour préparer l'assaut de leur infanterie. Quand on crut l'ennemi réduit au silence, les troupes s'avancèrent; mais alors commença, du côté des Autrichiens, un bombardement tout aussi efficace, qui obligea l'infanterie italienne à se replier. La forêt, prise entre deux feux, vit ses vieux troncs s'abattre comme des fétus de paille sous la faux du moissonneur. Le tonnerre des canons était si terrible que le plateau en était secoué comme d'un tremblement de terre.

Aujourd'hui, la journée est relativement calme. Sur le plateau du Carso, la canonnade est assez faible et le mont Saint-Michel ne crache que de petits nuages. De temps en temps, cependant, le feu de l'artillerie devient plus violent et une fumée intense monte des confins sombres du paysage. Tout à coup, voilà encore le gros tonnerre qui éclate. Dans le ciel clair, un avion autrichien est apparu se dirigeant vers l'ouest. Tous les jours, des monoplans autrichiens survolent le front et sont bombardés. Des deux côtés, les belligérants ont eu tout le temps de se fortifier et d'édifier des ouvrages de défense qui défient des attaques en règle. Chaque position ennemie doit être attaquée isolément et l'on ne peut avancer de quelques pas qu'au prix des plus grands sacrifices. La partie autrichienne du front constitue une suite ininterrompue de travaux de défense, un réseau inextricable, dont l'assaut exige des efforts quasi surhumains et dont la conquête comporte le sacrifice de vies précieuses. Ajoutez à cela un froid extraordinairement rigoureux, qui gèle littéralement les hommes et vous comprendrez la lenteur des opérations.

* * *

LES DERNIERES HEURES DE MONASTIR

En lisant les lignes suivantes, plus d'un se reportera involontairement à ses premières années de collège, à l'époque où il traduisait, dans *Hermann et Dorothée*, le récit de la fuite affolée de la population à l'approche des armées républicaines.

Ici, la scène — la même scène, au fond, mais plus terrifiante — se passe en Serbie, près du lac d'Ochrida, à la frontière albanaise. C'est la fuite de la population de Monastir devant l'armée bulgare, signalée aux environs. L'auteur n'est pas Gœthe, non; mais, cependant, un homme de lettres de haute valeur, le journaliste italien bien connu Fraccaroli, témoin oculaire, écrivant à son journal, le *Corriere della Sera*, qu'une main amie vient de nous prêter.

— Aujourd'hui est le jour de l'évacuation de Monastir. C'est le dernier train quittant la capitale macédonienne. Les communications sont coupées. Le chef de gare et les quelques fonctionnaires restant partent une demi-heure après, installés sur une locomotive.

C'est la fin : Monastir s'est rendu.

Les quelques troupes serbes qui se trouvent encore à quelques kilomètres derrière le front y restent pour protéger la retraite. Les deux régiments qui ont soutenu la longue, héroïque, mais vaine résistance de la ville, et les 6000 recrues serbes arrivées à leur secours au dernier moment, suivent maintenant les routes vers l'Albanie. Pas de plus lamentable spectacle. Ce n'est plus que l'ombre d'une armée, ce n'est qu'un groupe de soldats qui, dans un jour triste et sombre, sous des rafales glaciales de neige et de vent, se traînent exténués, mourant de fatigue, de froid et de faim.

Le soir précédent, je me dirigeai vers la gare pour m'assurer s'il n'y avait plus de train. Là, je vis arriver, brandissant leurs armes, une troupe de soldats criant : « Les Bulgares ont passé les ponts (sur la Crna) et dans une heure ils seront ici ! » Alors, dans l'ombre épaisse, ce fut une course éperdue vers la frontière. Ce fut une nuit toute d'agitation. Des files de chariots, de véhicules transportent les rares munitions restées dans Monastir. Des troupes de fuyards affolés, descendus des montagnes, espérant trouver un refuge à Monastir, le seul port de salut à leurs yeux, se joignent aux voitures qui quittent la ville.

A Monastir, se trouvent encore quelques centaines de soldats autrichiens faits prisonniers au début de la guerre. Ces malheureux, par suite de privations, sont réduits à l'état de squelettes. Epuisés, affamés, sans courage, ils s'écroulent dans la neige.

Un enfant sort d'une maison, tenant en main un morceau de pain qu'il veut donner à ces malheureux. Aussitôt, il est entouré par des centaines de misérables qui se disputent et se bousculent pour cette infime bouchée.

Un groupe de bourgeois arrive en chantant. Ce sont des gens qui, à la première alarme, ont été faits prisonniers et que la police a rendus à la liberté.

Le dernier soir, le colonel Wassitch, le commandant serbe en Macédoine, vint trouver le consul italien et lui dit :

— Il est très dangereux pour vous de rester ici plus longtemps. Ce n'est même plus une question d'heures, mais de minutes. Ce matin, les premiers avant-postes bulgares ont été signalés à 8 kilomètres de Monastir. Devant le Konak, stationne un auto pour le bourgmestre et le préfet. Partez..... »

Le consul suivit le conseil et se joignit à nous.

Dans l'aube grise et glaciale, une seule fenêtre du Konak est éclairée. C'est la chambre de travail du colonel Wassitch, l'unique restant. Tel le capitaine d'un navire faisant naufrage veut être le dernier à songer à son propre salut. »

* * *

LA CHUTE DE KUT-EL-AMARA

Le correspondant de l'Agence Reuter en Mésopctamie raconte comme suit les derniers jours de Kut-el-Amara :

— Les dernières nouvelles du général Towhnsend ont été reçues dans la matinée du 29 avril. Une première dépêche disait : « J'ai détruit mes canons, la majeure partie de mes munitions étant perdue. J'ai envoyé des parlementaires au commandant turc Chalil bey, pour lui annoncer que je suis prêt à me rendre, le manque de vivres ne me permettant pas de tenir plus longtemps. »

La seconde information du général était ainsi conçue :

« J'ai hissé le drapeau blanc sur le fort et sur la ville de Kut-el-Amara. Un régiment turc approche pour prendre possession de la ville. Je donne ordre de détruire à l'instant le poste de télégraphie sans fil .Les troupes se rendront cette après-midi, à 2 heures, dans un camp près de Sjamran. »

Le général Chalil bey, recevant les parlementaires anglais, leur a assuré qu'il veillerait à l'approvisionnement des soldats anglais et que le général Townsend, dont il admirait la courageuse et difficile résistance, serait traité avec tous les honneurs de la guerre. »

Conformément aux conditions de reddition, 777 de nos malades et blessés sont dirigés sur notre camp et 700 autres arriveront sous peu.

Kut-el-Amara a résisté jusqu'à l'extrême limite de ses forces et l'on s'en rendra compte lorsque j'aurai dit que, depuis le 16 avril, la garnison n'avait qu'une ration de 4 onces de farine et de viande de cheval à se mettre sous la dent.

Pendant les premiers mois du siège, nos soldats se sont battus dans l'espoir que la colonne de secours arriverait avant que les munitions fussent épuisées.

Les Turcs n'ont pas permis que la population civile quittât Kut-el-Amara, de sorte qu'il fallut nourrir 6000 bouches inutiles.

Le siège de Kut-el-Amara a eu deux phases : la première, celle de la lutte contre les Turcs; la seconde, celle de la lutte contre la famine. Il fait honneur au courage des soldats anglais. »

*
* *

KŒT-EL-AMARA

La discussion autour de la façon d'orthographier et de prononcer ce nom continue.

Certains affirment qu'il faut écrire *Choett-al-Hammarâh*.

On signale maintenant que ce nom n'est pas exact; il doit s'identifier étymologiquement avec le mot hindou *Koet* ou *Kota*. Le port arabe de *Kowet*, dans le golfe Persique, proviendrait de la même source.

Les Arabes diraient, paraît-il, *Koet-al-Amârah*, ce qui signifie *Chemin des ânes*, tout simplement, et non pas *Grand chemin des muletiers*.

Re-va pour *Kœt-al-Amârah!!*

*
* *

COMME ON SE RETROUVE

Un colonel anglais vient d'écrire, de Mésopotamie, une lettre dans laquelle il raconte que le commandant turc à Kut-el-Amara et le général Townshend, défenseur de cette ville, firent, tous deux, leurs études en France, où ils furent camarades d'école et amis. Ils se reconnurent mutuellement.

*
* *

LE BOMBARDEMENT DE VERDUN

Dans le *Journal* du 7 mars, M. André Tudesq fait une description du bombardement de Verdun d'après les communications que lui a faites M. Jean Grillon, sous-préfet de Verdun.

— Je n'ai pu retenir les dates, raconte M. Grillon, car il est des heures qui durent des siècles et d'autres qui passent comme l'éclair.

Vers la mi-février, je fus appelé au grand quartier général. Là on me dit : « Nous sommes exposés à une formidable attaque. Faites évacuer toutes les communes au nord de la ville. Nous devons préparer le champ de bataille. »

Immédiatement, je me mis en mesure d'accomplir cette tâche. Les habitations furent évacuées, le bétail fut emmené en lieu sûr et les vivres abandonnés à l'autorité militaire.

Puis, un beau matin, vint un nouvel ordre : celui d'évacuer également la ville. « Verdun, nous dit-on, va devenir un nid à bombes. » Nid à bombes, c'était le terme exact; les événements devaient bientôt en donner la triste confirmation. Les écoliers, les malades furent éloignés, mais il restait encore à Verdun de nombreux citoyens. La plupart ne voulaient absolument pas s'en aller et j'ai même dû parfois les y faire contraindre par la police. Nos Lorrains sont les hommes les moins dociles du monde et formidablement entêtés lorsqu'il s'agit de leur logis et de leurs biens.

Aussitôt que le bombardement commença, je donnai l'alarme, tous disparurent dans les caves. La sous-préfecture possède les meilleures et les plus vastes. Depuis des mois, je les avais fait aménager et renforcer ; elles étaient pourvues de luminaire, de vivres et d'appareils sanitaires. Elles avaient des issues doubles. Quatre cents personnes environ pouvaient y recevoir abri.

Mais les canons de 38 nous amenaient, en même temps, 7, 8, et même 12 projectiles, toujours à des intervalles de vingt minutes. A 4 heures, le premier bombardement cessa. Je fis un tour en compagnie de fonctionnaires et d'amis. En ce moment, je reçus l'ordre de renvoyer les derniers habitants.

Seulement, la gare est bombardée; pour éviter une catastrophe, je fais transporter par M. R... les habitants qui me sont confiés.

Le mardi, nouveau bombardement. Plusieurs maisons s'écroulent. Les difficultés de ravitaillement se font sentir.

Le jeudi, enfin, le bombardement commence pour tout de bon, car, jusqu'ici, ce n'avait été qu'un simple lever de rideau. Dans la nuit, plus de 100 projectiles éclatent sur la ville. Le préfet vient près de nous; on me crie par le téléphone : « Donnez l'alarme, évacuez de force! » Les policiers et les pompiers se lancent dans les rues et se faufilent à travers les ruines. On concentre tout ce qui reste encore de citoyens et voilà qu'une chose fort désagréable nous arrive : les communications téléphoniques sont brusquement interrompues. Nous retirons de dessous les décombres fumants ceux des civils qui s'y tiennent cachés. Il a été souvent nécessaire d'employer la force pour amener ces malheureux au camion automobile sur lequel nous les fîmes conduire aux gares de N... et D... Mais là, faute de wagons, 60 personnes ont dû être logées dans une voiture ouverte dans laquelle il aurait été à peine possible de mettre trois chevaux. En cours de route, les gens ont eu à souffrir de la neige et du froid. Ces trains de misère ont mis douze heures pour arriver à Bar-le-Duc. En route, des enfants ont été gelés. Et maintenant, le pire : un assez grand nombre de réfugiés avaient emmené leurs bébés dans des voitures. Comme celles-ci prenaient trop de place, on dut user de force pour amener les femmes à abandonner ces petits véhicules. Plus tard, les soldats ont découvert tout un parc de voitures d'enfants à côté de la gare.

*
* *

LA VIE EN SOUS-MARIN

— Nous sommes prêts
— Oui, commandant.
— Larguez les amarres. En avant !

En quelques tours d'hélice, le sous-marin gagne la rade, puis le large. Le moindre clapotis « mange » toute la coque, y compris le pont, mais chacun est vêtu en conséquence : la grosse toile bleue quand il fait beau, et, quand il pleut, le pantalon et la vareuse huilés des pêcheurs de morues; les bottes toujours. Et, pendant que le petit bâtiment se rend sur le lieu de ses exercices, tout l'équipage, les pieds dans l'eau, hume à pleins poumons l'air pur qui lui manquera tout à l'heure.

— Aux postes de plongée !

On ferme toutes les ouvertures. Le second fait sa ronde et descend le dernier en vissant sur lui le panneau d'accès. Les robinets d'introduction d'eau sont ouverts. Elle se précipite avec un bruit de torrent dans les « ballasts » qui doivent alourdir le navire, et, au bout de quelques minutes, toute la coque a disparu; il n'en reste plus de visible que quelques centimètres de périscope, juste ce qu'il faut pour permettre au commandant de voir ce qui se passe à la surface.

Chacun reste immobile à son poste; le commandant dans son kiosque, ordonnant les manœuvres; le second au-dessous de lui, les faisant exécuter et surveillant l'ensemble; les hommes de l'équipage, attentifs au moindre de ses gestes. L'un a la main sur les commutateurs du moteur électrique, un autre est au gouvernail, d'autres aux mouvements d'eau (allègement ou alourdissement du bâtiment).

Deux sous-officiers tiennent les barres de plongée, organes qui permettent de changer d'immersion et d'assiette. Personne ne change de place; le plus léger mouvement dérangerait l'équilibre de la plongée. Personne ne parle, sauf le commandant, pour donner ses ordres. On n'entend d'autre bruit que le léger ronflement de l'hélice, le sourd murmure de l'eau qui file le long de la coque et le tic-tac d'un instrument enregistreur.

Parfois, on perçoit comme un bruit lointain de fusée: c'est l'hélice d'un bateau qui passe tout près. Il faut cette immobilité et ce silence pour assurer aux ordres du chef une exécution instantanée.

Si, pour des exercices courants, les plongées ne dépassent guère une heure, on peut, dans certaines circonstances, être amené à les prolonger bien davantage. Aussi, les commandants soucieux de former des équipages endurcis poursuivent-ils sans relâche l'entraînement de durée. Quelques-uns, avec une capacité de 100 mètres cubes d'air et 13 hommes d'équipage, sont restés jusqu'à 16 heures immergés.

C'est un beau résultat; mais ce ne pourrait être une habitude, ni même un incident fréquent.

Il y a, pour les sous-marins, quelque chose de beaucoup plus dur que la plongée : c'est une simple navigation en surface quelque peu prolongée, trois ou quatre jours, par exemple.

Ils partent avec des vivres et du pétrole et se débrouillent comme ils peuvent. Un petit fourneau électrique permet de faire un peu de cuisine quand il fait calme plat. Si le temps est mauvais, tout le monde rentre en dedans, y compris la cuisine. Alors, à l'odeur du pétrole et de la graisse de la machine se mêle celle des pommes de terre frites et des

de l'Armée) et le couvert; les couvercles de nos gamelles, une poêle à frire, une assiette en émaillé et une boîte à conserves vide. Pour le vin, don de S. M. le Roi, nous avons une jatte de porcelaine ébréchée pour six; il n'est pas convenable de boire à même sa gourde

Treulemans a fini de cuire les beafsteacks; ils sont carbonisés à l'extérieur et crus à l'intérieur, mais enduits d'une bonne couche de saindoux et saupoudrés de sel, ils valent à notre Vatel improvisé les plus vifs éloges. (N. B. Nous n'avions plus rien mangé depuis le rata de onze heures.)

Les sardines, étendues sur le pain aigre daté du 30 novembre, sont déclarées meilleures que les hors-d'œuvre de la Royale. Morrissen s'est chargé d'ouvrir les boîtes à l'aide de sa baïonnette (arme précieuse, comme on voit), mais le bout, qui n'en était pas suffisamment aiguisé, a glissé sur le fer blanc rebelle et lui est entré dans le pouce. Ce qu'il a juré! (80 centimes d'amende d'un coup.)

A ce moment, Susse Van Damme, qui a dû porter un pli aux tranchées, revient de sa mission. Il oublie de fermer la porte, comme d'habitude! Trois petits cochons, qui couraient en liberté dans la cour, font irruption dans notre réduit et vont visiter le moindre recoin de leurs groins avides. Nous nous regardons... et nous comprenons instantanément. Treulemans a saisi la baïonnette (encore elle!) et moi j'empoigne un des visiteurs grouinants par son petit tire-bouchon de queue. Mais, a-t-il compris, lui aussi, nos intentions : il se débat si bien qu'il manque de renverser notre pot-au-feu et d'ameuter toute la population de la ferme par ses cris perçants. Force nous est donc de les expulser à coups de pied, sans plus!

Adieu, hochepot, cochon!

La poule, entretemps, ne s'est pas attendrie, malgré une cuisson intensive. « Sale rosse », maugrée de Fichcamp, qui essaie en vain de la découper; il ne parvient qu'à ébrécher sa baïonnette (toujours elle!). On décide d'y mordre chacun à son tour. Le sort me désigne beau dernier : il ne reste que le croupion, dont je dois bien me contenter; mais on me donne double ration de riz.

Comme dessert, de véritables biscuits Parein, d'Anvers, recouverts d'une couche de confiture de pommes et prunes de Crosse and Blackwell (notre cadeau de Noël).

Le souper, arrosé de fréquentes rasades de notre vin (il y a du Château-Buikpijn et du Château-Hoofdpijn, assure de Fichcamp qui s'y connaît), a réchauffé les convives et délie les langues. On se range en cercle autour du feu mourant. « Quand nous étions partis en reconnaissance du côté de H... », raconte pour la dixième fois Susse Van Damme, assis sur un chaudron renversé, les pieds au feu, le visage rouge de bien-être. On le laisse aller, mais en l'interrompant à chaque mot par des plaisanteries et des calembours faciles. Au loin, la grosse voix de nos canons, le crépitement irrégulier de la fusillade et l'éclatement sonore d'une marmite nous rappellent que nous sommes à la ligne de feu. A 9 heures, le feu est presque éteint et le froid nous pénètre. Nous grimpons à notre grenier, chacun s'enroule dans sa couverture et se blottit au plus profond de la paille. Une chaude odeur musquée monte de l'étable où l'on entend ruminer les vaches lentes, et cette nuit de réveillon s'achève dans un sommeil introublé.

Ah! si ceux qui sont restés au pays pouvaient en avoir passé un aussi bon!

*
* *

LA VIE D'UN AUMONIER SUR LE FRONT

Je suis à même, grâce à des lettres et des documents, des conversations et de récits, de vous donner une idée de la vie active, de la vie pleine de dangers et de dévoûment qu'un aumônier mène sur le front. Au milieu de la rage brutale de la guerre, ce représentant de Dieu se promène imperturbable, s'adresse aux blessés, enterre les morts, fortifie les vivants, qu'il ranime par ses exhortations et par les sacrements. Sa mission est admirable. Pendant que les hommes luttent, pendant que la force physique de leurs muscles s'épuise, pendant que la nuit du chaos infernal s'efforce de prendre pied partout, lui, surveille, en bon jardinier, les plantes délicates de son jardin; il s'inquiète de la pure et tranquille beauté des âmes. Il ranime le feu, qui, souvent caché, couve en tous ces hommes; il attise la flamme de leur esprit; il console les misérables, il réconforte les désespérés, il prononce des paroles définitives au sujet de la mort et au sujet de Dieu; il montre à tous le ciel.

Lourde est sa tâche et son zèle s'étend sur toutes choses.

D'après le texte officiel qui règle son activité, il appartient au service de la Croix-Rouge et se trouve donc sous l'autorité immédiate des officiers de santé. Son unique occupation est limitée à la visite des blessés et des malades dans les postes de secours établis sur la ligne de feu et immédiatement derrière celle-ci. Mais, pendant un combat, l'aumônier a fort à faire; pendant la nuit et les jours qui suivent, quand les brancardiers vont ramasser les blessés, il n'a pas de temps à perdre, il est appelé là et là. En temps ordinaire, quand le calme règne, les postes de secours ne contiennent que des hommes grièvement blessés qui ne peuvent être transportés plus loin, bien entendu sans compter les nouveaux blessés, car il ne cesse jamais d'en arriver. Le tir n'arrête pas, les victimes tombent incessamment. Quand les communiqués annoncent qu'il n'y a rien d'important à signaler, soyez sûrs qu'il y a plu pas mal d'obus, de grenades, de coups de fusil et de balles de mitrailleuses et que bien des soldats ont été tués ou blessés.

Pendant les moments de répit, l'aumônier a le loisir enfin de s'occuper des vivants qui réclament son ministère. Les divers commandants estiment hautement l'appui moral qu'il dispense à leurs subordonnés.

Le prêtre utilise alors ses journées d'après sa propre initiative, son zèle et sa force morale.

Il partage l'abri des officiers; il y dort, prie, lit, écrit; il y reçoit ses visiteurs et y dit la messe. Il doit aussi bien que ses compagnons s'y défendre contre les rats et les poux.

A 7 heures du matin, il monte à cheval.

J'oubliais de dire que cette cachette, soit souterraine soit dissimulée dans un bois, est située à quelques kilomètres en arrière des tranchées avancées, de telle sorte qu'elle est très exposée aux bombardements.

Une fois à cheval, l'aumônier commence sa tournée et visite les quatre ambulances dont il assume la surveillance religieuse. Il parle aux blessés, les confesse si la situation l'exige, donne l'absolution et, dans les cas urgents, les saintes huiles. On ne communie qu'en de rares occasions dans les ambulances; seulement, quand un blessé le désire, le prêtre lui donne l'hostie : il en emporte toujours plusieurs avec lui.

Après avoir enterré les morts, il retourne à son cantonnement. Mais, en route, s'il rencontre un soldat ou un petit groupe, on se salue, on s'arrête, on entame un petit bout de conversation. L'aumônier fait une partie de chemin avec ces hommes.

Tout l'après-midi, il erre ainsi dans la campagne, dans le bois, à travers les campements.

Il arrive parfois qu'un régiment ou un bataillon se rendant aux tranchées pour aller relever les camarades demande la communion. On dresse alors un autel sous un arbre, derrière un mur en ruines, dans une tranchée.

Après le souper, la nuit venue, il accompagne les brancardiers, qui, munis de civières et de tombereaux, se rendent vers les postes de secours avancés pour en ramener les blessés et les morts. Toutes les nuits, c'est la même besogne dure et dangereuse. Par intervalles, les obus pleuvent. Pendant ce temps, l'aumônier est agenouillé auprès d'un blessé, Dans les tranchées, les soldats veillent et beaucoup prient en invoquant Notre-Dame : « Notre-Dame des Tranchées, priez pour nous! »

Quand les premières lueurs du jour pointent, le prêtre, épuisé par la fatigue et la dépense nerveuse, prend quelques heures de repos.

La vie est excessivement rude sur le front. On s'en ferait une bien fausse idée si l'on croyait les images et les descriptions qui représentent l'existence mouvementée des soldats comme une espèce de cure en plein air, une sorte d'excursion champêtre.

La continuité de l'effort et du danger a amené dans les âmes des sentiments d'un sérieux extraordinaire. La religion fortifie le courage et la volonté de bien faire; elle fait accepter par les soldats la lourde tâche qu'ils ont à remplir jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à la mort. Aussi le rôle de l'aumônier, qui vit continuellement en communion intime avec les âmes, est-il grand, extrêmement grand et beau.

Des choses très curieuses se produisent de temps à autre; ainsi, dans une lettre d'aumônier, je lis le récit d'un baptême. Un jour, un soldat lui amène un camarade qui ne savait s'il était ou non baptisé. Le religieux l'interroge et constate sa bonne volonté. Il l'invite à assister le même soir à une réunion tenue dans une tente, transformée en chapelle. L'autel se composait de bancs et d'une toile. Quelques cierges avaient été allumés devant le crucifix et l'image de Marie. On chanta, on pria, on prêcha, on confessa. Le néophyte était très émotionné et le prêtre, un missionnaire, ondoya le soldat, qui, la joie au cœur, s'en fut immédiatement rejoindre son poste dans les tranchées avancées. De telles scènes réconfortent le cœur du prêtre.

L'Institut Philotechnique enlève :

Aux concours de l'Enregistrement les 4/5 des places, aux concours des contributions et des autres administrations les 3/5 des places. Demandez la liste des lauréats : **Rue Eugène Verheggen, 8, BRUXELLES.**

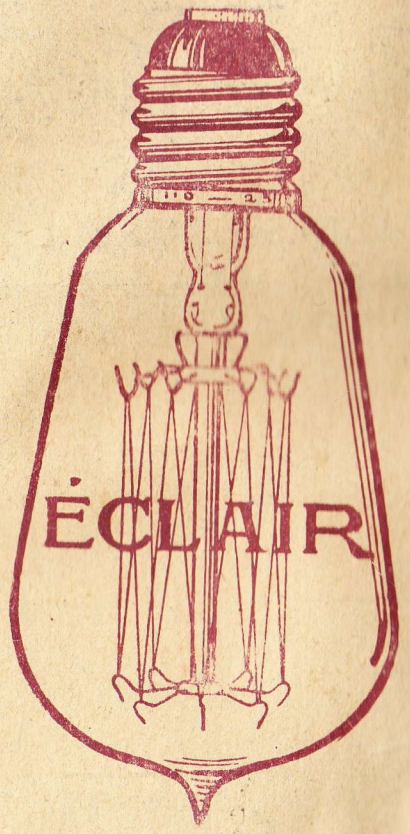
MAISON HERBOTS, 88, RUE MALIBRAN, 88
Pompes funèbres de Belgique
cercueils, tentures, voitures, transports.

Lampe " ÉCLAIR "

Fabrication exclusivement Belge

UN WATT PAR BOUGIE

En vente chez tous les Electriciens



En vente chez tous les Electriciens

DEMANDEZ LA MARQUE " ÉCLAIR "

dans les bonnes Maisons de gros s'occupant d'électricité.

Manufacture Belge de Lampes Electriques
QUAI DU HALAGE, 55, BRUXELLES

2e ANNÉE 2e ANNÉE

ALMANACH RETROSPECTIF

ACTUALITES 1914-1916 **1917** **ACTUALITÉS 1914-1916**

Almanachs de jadis. — Lettres de Soldats. — Récits de Guerre. — Autour de la Guerre. — Les Œuvres de Charité pendant la guerre. — Nos Prisonniers en Allemagne. — Un peu de Littérature. — La Vie Fantaisiste. — Quelques grands morts de l'année. — La Vie actuelle en caricatures. — Questions sociales. — Les Loyers. — Un peu de Géographie. — Chronique de la Mode. — Sports. — La page du Médecin. — Plats de Guerre.

PRIX : 30 CENTIMES

LES ÉDITIONS BRIAN HILL, Rue de l'Arbre-Bénit, 106 b, XL.

L'AVENIR FAMILIAL

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE

GÉRANTE D'ASSOCIATIONS MUTUELLES

ÉPARGNE - VIE - ACCIDENTS

SIÈGE SOCIAL :

Boulevard Anspach, 148, Bruxelles

SOUSCRIPTIONS RECUEILLIES

Au 31 Juillet 1911	2,354,046	Francs.
— 1912	7,063,198	—
— 1913	12,553,343	—
— 1914	18,150,473	—
— 1916	23,272,281	—

L'AVENIR FAMILIAL ne fait pas de promesses illusoires ; ce qu'elle veut, c'est donner à l'épargne de ses sociétaires, au moment de la répartition, le maximum de rendement que comporte une saine et juste opération. Ce qu'elle a voulu dès sa constitution, c'est s'entourer des plus hautes sûretés de gestion et d'administration.

La Société prend en considération toute demande sérieuse de collaboration et d'inspection.

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE PEINTURE & DÉCORATION

HENRI JONCKHEER, — 6 RUE FLORÉ, 6 — ETTERBEEK-BRUXELLES

ENSEIGNES, LETTRES, CALICOTS. — ON TRAITE A FORFAIT

LES SOIRÉES TOUT BRUXELLES, MONDAIN, ÉLÉGANT, ARTISTE SE REND

au MERRY GRILL

Place Sainte-Cathérine, 18, BRUXELLES

HOTEL-RESTAURANT DUPÉRAY

Quai au Bois à Brûler, 3. — *Grands et Petits Salons.*

A nos Lecteurs,

En publiant notre deuxième Almanach qui a, comme le précédent, particulièrement rapport aux événements actuels, nous avons eu pour but de grouper pour nos lecteurs, à un prix minime, et cela malgré les augmentations exorbitantes des papiers, un ensemble de faits, anecdotes, chroniques et recettes divers ayant trait à notre situation depuis août 1914.

Nous avons pour ainsi dire complètement renoncé à la note habituelle, d'ensemble de farces et mots pour rire, qu'abordaient ordinairement les almanachs et qui n'étaient pas toujours des plus spirituels.

Nous nous sommes appliqués à faire mieux encore que l'année dernière, encouragés par une vente de plus de 100,000 almanachs en 1916. Nous avons agrémenté notre édition de quantité de gravures instructives et amusantes. Nous ne désespérons pas, du reste, si le papier nous le permet, de faire deux ou trois éditions différentes.

Nous présentons à nos lecteurs et annonciers, avec nos remercîments pour la faveur qu'ils ont toujours accordée à nos éditions, nos meilleurs vœux pour 1917.

Les Editions Brian HILL.

Couverture et caricatures dessinés par Eug. Debrès
Rue Ribeaucourt, 14, Bruxelles

Encres et papiers de fortune.

LA FAMILLE

Société Coopérative pour Bourgeois et Employés

165, Rue du Midi, 165, BRUXELLES

Denrées Alimentaires. — Bières. — Viandes et Salaisons.

Articles de Ménage. — Charbons, etc., etc.,

A ÉGALITÉ DE PRIX, QUALITÉ SUPÉRIEURE !

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE PEINTURE & DÉCORATION

HENRI JONCKHEER, — 6 RUE FLORE, 6 — ETTERBEEK-BRUXELLES

ENSEIGNES, LETTRES, CALICOTS. — ON TRAITE A FORFAIT

Maison spécialement recommandée pour VOITURES, JOUETS, POUPÉES

FETES MOBILES DE 1917 A 1925

1917. — Nombre d'or : 18; Epacte : 6; Cendres : 21 février; Pâques : 8 avril; Ascension : 17 mai; Pentecôte : 27 mai; Premier dimanche de l'Avent : 2 décembre.

1918. — Nombre d'or : 19; Epacte : 17; Cendres : 13 février; Pâques : 31 mars; Ascension : 9 mai; Pentecôte : 19 mai; Premier dimanche de l'Avent : 1er décembre.

1919. — Nombre d'or : 1; Epacte : 29; Cendres : 5 mars; Pâques : 20 avril; Ascension : 29 mai; Pentecôte : 8 juin; Premier dimanche de l'Avent : 30 novembre.

1920. — Nombre d'or : 2; Epacte : 10; Cendres : 18 février; Pâques : 4 avril; Ascension : 13 mai; Pentecôte : 23 mai; Premier dimanche de l'Avent : 28 novembre.

1921. — Nombre d'or : 3; Epacte : 21; Cendres : 9 février; Pâques : 27 mars; Ascension :5 mai; Pentecôte : 15 mai; Premier dimanche de l'Avent : 27 novembre.

1922. — Nombre d'or : 4; Epacte : 2; Cendres : 1er mars; Pâques : 16 avril; Ascension : 25 mai; Pentecôte : 4 juin; Premier dimanche de l'Avent : 3 décembre.

1923. — Nombre d'or : 5; Epacte : 13; Cendres : 14 février; Pâques : 1er avril; Ascension : 10 mai; Pentecôte : 20 mai; Premier dimanche de l'Avent : 2 décembre.

1924. — Nombre d'or : 6; Epacte : 24; Cendres : 5 mars; Pâques : 20 avril; Ascension : 29 mai; Pentecôte : 8 juin; Premier dimanche de l'Avent : 30 novembre.

1925. — Nombre d'or : 7; Epacte : 5; Cendres : 25 février; Pâques : 12 avril; Ascension : 21 mai; Pentecôte : 31 mai; Premier dimanche de l'Avent : 29 novembre.

ALMANACH RÉTROSPECTIF

1917

Almanachs de jadis — Lettres de Soldats — Récits de Guerre. — Autour de la Guerre — Les Œuvres de Charité pendant la guerre. — Nos Prisonniers en Allemagne. — Un peu de Littérature — La Vie fantaisiste. — Quelques grands morts de l'année. — La Vie actuelle en Caricatures — Questions sociales — Les Loyers — Un peu de géographie — Chronique de la Mode — Sports — La Page du Médecin — Plats de Guerre. —

INSTITUT PHILOTECHNIQUE rue Eugène Verheggen, 8 — Bruxelles —

Préparation par correspondance à toutes les carrières :

a) Administratives; b) Commerciales et Industrielles; c) Libérales.